

## VAINS SOUPIRS

Une jeune fille de 18 ans.

L'étudiant en médecine de 27 ans.

Elle. C'est vrai, j'ai eu quelques torts, celui surtout d'avoir été, avec vous, trop complaisante. Je ne regrette rien, car, après tout, ces marques de politesse étaient pour solidifier notre amitié et non pour créer, chez vous, un amour que je me sens incapable de partager.

L'étudiant de 27 ans. L'amour, mademoiselle, ça, vous savez, ça vient sur le tard des fois; c'est comme quelque chose de gradué; ça commence, ça se fortifie, et resplendit enfin comme les corolles des lilas dans les printemps éclairés par le soleil.

Elle. Oh! ces définitions de l'amour sont surannées: j'en voudrais une nouvelle, ou plutôt, je n'en veux aucune, désirant moi-même, un jour, par les douceurs qu'il me procurera, définir, à ma manière, ce sentiment.

Je vous crois bon garçon: c'est beaucoup. Mais votre âge, votre tempérament qui est fait pour faire fuir le mien, cette lenteur orientale qui vous voile la conception nette des choses, ce défaut de voix hésitante et qui fait volontiers des espaces, tout cela vous donne un air indécible, étrange, qui voudrait, à tout prix, charmer une personne autre que moi.

L'étudiant de 27 ans. Mademoiselle, je sais danser.

Elle. Oui, vous l'avez dit déjà. Cependant, je n'hésiterais pas à dire que votre belle indépendance vous fait trop négliger la fermeté du mouvement et le culte de l'élégance. Je pense qu'un jour, vous valseriez presque très bien. C'est, dit-on, un vrai moyen de conquête.

L'étudiant de 27 ans. Vous voulez dire que je vais vous conquérir?

Elle, embarrassée. Pas cette année, monsieur.

L'étudiant de 27 ans. Il y a d'autres ans.

Elle. Ah! De grâce! cessez cet esprit à bon marché. Ce n'est plus le temps de se divertir à vouloir être rusé. Nous nous voyons pour la dernière fois, je vous dis des choses nécessaires, presque pénibles; j'essaye de ne pas vous rendre trop amère ce souvenir de notre dernière entrevue; sachez-m'en gré, et soyez au moins sérieux là où un homme poli ne manquerait pas d'être grave.

L'étudiant de 27 ans. Mes lèvres sont joyeuses, mademoiselle, et comme des papillons tapageurs voltigent dans ma voix: c'est que mes lèvres et ma voix essayent de vous dérober les nuages de mon intérieur; mon front, comme vous le voyez, ne bouge pas non plus que mes cheveux, mais je vous jure que mon cœur en alarme bat très vite et qu'il y a des larmes ruisselantes dans l'âme qui raisonne devant vous.

Elle, à part. Quelle hypothèque, juste ciel!

L'étudiant de 27 ans. Quand je vous ai vue pour la première fois, j'ai voulu savoir votre nom: j'étais tellement ému qu'il ne paraissait plus que j'avais de l'intelligence. Une femme désormais ensoleillait mes semaines; un oiseau chanteur se berçait dans mes branches. J'étais fou de cette belle distraction qui fait dire d'un jeune homme: "Un amour éthéré a métamorphosé le fil de sa vie: c'est elle qui parle divinement par ses yeux. On aime ce visage, parce qu'on sent qu'elle y est comme assise et chez elle. Une femme, ce ciel sur le limon de nos jours, une femme, cette auréole dans nos broussailles, est dans sa vie." Et le jeune homme se double d'un prestige et d'une solennité: il devient immense et prodigieux. Ses pieds sont sur la terre, mais son front, là-haut, "derrière les étoiles."

Elle. Vous dites?

L'étudiant de 27 ans. Pardonnez cette chevauchée; je vous assure que je ne suis plus moi-même. Que voulez-vous! Les épines de nos jours exaltent notre imagination et votre refus qui clame, comme un deuil, dans mon âme nostalgique, a mis à la fontaine de mes lèvres, comme un fleuve puissant de verbes sonores. Pardonnez ces derniers mouvements: ils sont l'adieu vacillant d'un cœur qui "sent passer la mort" et "va s'en souvenir."

Elle. Et ce voyage à Toronto, quand l'entreprenez-vous?

L'étudiant de 27 ans. Ah! le plus tôt possible. Jamais peut-être je ne reviendrai. Qu'importe! La vie est une larme infinie dans laquelle nous nous noyons sans cesse. Je n'attends plus rien ici-bas. "Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent," ni si mes yeux divaguent, ni si les pétales de ma murmurante jeunesse s'en vont écrasés par l'âpreté des vents. La verdure de mon printemps est à des étrangers: j'irai mourir en Irlande, l'emblème de la persécution.

Elle. On dit beaucoup de bien de ce pays.

L'étudiant de 27 ans. Oui, mademoiselle. Et alors, dans la féerie sereine des soirs vaporeux, sous un ciel élément à mon hurlante agonie, je penserai à vous, Rêve ambulante! Je dirai: "Un jour, j'aimais; elle était belle." A ces syllabes inspirées, l'écho chantera votre nom sous des tilleuls étranges. A votre insu, les monts vous béniront, des paysages, inconnus de vous, souhaiteront votre rafraîchissante présence: vous serez la déesse absente, la Vénus dont on dit: "Elle vient, l'immortelle." Vous serez le soleil au lever duquel on court et qui ne se lève jamais! Vous serez la luciole à l'âme rouge et ardente, dans les soirs blêmes; l'étoile vers laquelle on tend les bras et "qui ne descend pas des cieux."

Elle. Mais non! non! Vous êtes fou.

L'étudiant de 27 ans. Je le savais.

G. VÉCU.

## POUR LA FRANCE

Aussitôt l'arrivée à Montréal du maréchal Joffre annoncée dans nos journaux, les étudiants de Laval sauront alors par les quotidiens de la ville l'ordre des manifestations universitaires, le lieu de rendez-vous et la date.

Nous avertissons à l'avance tous les étudiants que quel que soit le genre de manifestation, le port du bérêt sera exigé et les porte-drapeaux de chaque faculté devront être à leur poste avec leur bannière.

Donc, avis est donné à tous de bien suivre les journaux, puisque l'Escholier nous manquera.

Pour saluer la France que nous connaissons mieux que d'autres, pour saluer son chef, pour saluer en lui tout notre passé encore vivace par notre langue, nous que les choses de France émeuvent tant et au nom desquelles notre cœur vibre, sachons être à notre place.

Nous sommes ici la France vivante, et dans la personne du maréchal Joffre c'est l'autre France qui passe.

Ed. CHAUVIN.

## A NOS ABONNÉS

Le prochain numéro de l'Escholier ne paraîtra qu'en septembre prochain. Nous remercions donc les personnes qui en dehors de l'Université se sont intéressées à notre journal et ont contribué pour une large part à le soutenir durant cette année.

Aux abonnés qui ont jusqu'ici négligé de nous faire toucher le prix de leur abonnement, nous faisons un dernier appel et les prions de s'acquitter au plus tôt afin de faciliter notre tâche de financiers sans expérience.

## LETTRE OUVERTE

M. Jean C. Long,

Étudiant en Médecine Vétérinaire  
(3ème Année).

Cher monsieur,

Il n'entrait pas pour deux sous de malice dans l'expression fictive qui vous a tant déplu dans l'article paru à l'Escholier du 30 mars dernier. Si j'eusse connu votre susceptibilité, j'aurais, sans regret, retranché cette même expression que, dans mon esprit, je vous l'assure, j'ai simplement voulue "badine," — en vrai étudiant (comme dans mon temps). — Si vous aviez entendu de quels noms on désignait les étudiants-notaires "dans mon temps," vous n'auriez bien jamais voulu entrer dans cette carrière. vous à ma place!

Je souhaite donc de tout mon cœur que pour quelques jours seulement, car après je vous pardonne, vous ayez, non pas des remords, mais des regrets de m'avoir adressé de si vilaines choses quand nous devions simplement badiner: il ne faut pas monter sur ses grands chevaux comme ça! Je n'ai insulté ni nommé personne; vous faites mon portrait sans me bien connaître (je ne vous ai jamais vu ni connu) et me comblez d'injures.

Comme membre de la même Université, à laquelle vous avez droit d'appartenir,

Veillez me croire,

Votre confrère de Laval.

J.-Albert SAVIGNAC

## PASSE TEMPS

Nous sommes devenus tellement impérialistes et tellement anglais, depuis la guerre, que nous nous sommes donné jusqu'au détestable climat de Londres.

Une manière très pratique d'oublier ce désagrément est de fréquenter le "Passé-Temps", le rendez-vous de l'élite canadienne-française; c'est aussi le moyen par excellence d'oublier les contretemps de la vie et de regagner la bonne humeur perdue.

La série de vingt billets à \$1.00 devrait être inscrite en lettres d'or sur la première page de tout traité d'économie domestique.

## Printemps urbain

Le printemps ouvre ma fenêtre  
Et me fait son premier clin d'œil.  
L'hiver est mort au thermomètre.  
La neige veuve pleure, en deuil.

Les oiseaux célèbrent leur fête,  
Là-haut, très gais, sur leurs orléans:  
Ils se sont tous drogués la tête  
Avec un rayon de soleil.

La rue est une immense mare  
Où se débattent les passants.  
L'eau tinte comme une guitare  
Sur le bitume éblouissant.

Mais il y a, dans la lumière,  
Tant de chaleur et tant de feu  
Qu'on divinise cette ornière  
Et ces pavés crottés, boueux.

Le tohu-bohu des voitures,  
Les cris des petits camelots,  
Les moineaux piaillant des toitures,  
Les clochers branlants leurs grelots.

Tout cela me vient à l'oreille,  
Comme un chant ivre de gaité.  
Tiens! du sud accourt la corneille:  
Postillon noir du vert été.

Et le square se désendevillo.  
L'espoir chante dans les rayons.  
L'on voit des petits becs de scieilles  
Percer les bourgeons vermillons.

Les filles aux chapeaux de paille,  
Offrant leur gorge au doux zéphyr,  
Passent avec leur air canaille  
Et leurs jolis yeux de saphir.

Tandis que les bachots à canne,  
Avec leurs moustaches en crocs,  
Leur débitent, comme la manne,  
Des compliments très allégros.

L'HALLUCINE

Mars 1916.

**SWEET  
CAPORAL**

**CIGARETTES**

**"LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE  
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."**

*Lancet.*